

dandinant et en redressant leur crête, nous revînmes à l'hôtel pour boucler notre malle et nous rendre au chemin de fer de Hambourg, qui partait à dix heures ; ce qui nous empêcha, comme nous en avions le projet, d'aller à l'Opéra entendre les *Deux Journées* de Chérubini, et voir danser la *Sevillana* par mademoiselle Louise Taglioni.

Quoi ! un seul jour à Berlin ! — En voyage, il n'y a que deux manières, l'épreuve instantanée ou la longue étude. Le temps nous fait défaut. Daignez donc vous contenter de cette simple et rapide impression.

II

HAMBOURG

Décrire un trajet de nuit en chemin de fer est une chose difficile ; on va comme une flèche qui traverserait un nuage en sifflant ; il n'y a pas de manière de voyager plus abstraite. L'on franchit des provinces, des royaumes sans en avoir la conscience. De temps en temps, à travers le carreau du wagon, apparaissait la comète qui semblait se précipiter vers la terre la tête en bas et la chevelure rebroussée ; une soudaine lueur de gaz éblouissait nos yeux ensablés des poudres d'or du sommeil, un reflet de lune bleu donnait des aspects féeriques à des paysages sans doute assez pauvres le jour. Consciencieusement, nous ne pouvons rien dire de plus, et cela ne vous amuserait guère si nous transcrivions d'après le livret le nom des localités devant lesquelles passait le

train qui nous emportait de Berlin à Hambourg.

Il est sept heures du matin, et nous voilà arrivé dans cette bonne ville hanséatique de Hambourg : la ville n'est pas encore éveillée, ou du moins se frotte les yeux en étirant les bras. — En attendant qu'on nous prépare à déjeuner, nous nous lançons au hasard, selon notre habitude, sans guide ni cicerone, au pourchas de l'inconnu.

L'hôtel de l'Europe où nous sommes descendu est situé sur le quai de l'Alster, un bassin grand au moins comme le lac d'Enghien, et, comme lui, peuplé de cygnes familiers.

Sur trois faces, le bassin de l'Alster est bordé d'hôtels et de maisons magnifiques, dans le goût moderne. Un barrage planté d'arbres, et que domine la silhouette d'un moulin d'épuisement, forme la quatrième face ; au delà s'étend une vaste lagune.

Du quai le plus fréquenté, un café, peint en vert et bâti sur pilotis, s'avance dans l'eau comme ce café de la Corne d'or à Constantinople, où nous avons fumé tant de chiboucks en regardant voler les oiseaux de mer.

A l'aspect de ce quai, de ce bassin, de ces maisons, nous éprouvons une sensation indéfinissable. Il nous semble les connaître déjà. Un souvenir

confus s'ébauche au fond de notre mémoire ; serions-nous venu à Hambourg sans le savoir ? Assurément, tous ces objets ne sont pas nouveaux pour nous, et cependant nous les voyons pour la première fois. Avons-nous gardé l'empreinte de quelque tableau, de quelque photographie ? Nullement.

Pendant que nous cherchions la raison philosophique de cette réminiscence de l'inconnu, l'idée de Henri Heine se présenta subitement à nous, et nous comprimes. Souvent le grand poète nous avait parlé de Hambourg avec ces mots plastiques dont il possédait le secret et qui équivalent à la réalité. Dans ses *Reisebilder*, il décrit le café, le bassin et les cygnes, et aussi les bourgeois de Hambourg se promenant sur la chaussée ; Dieu sait les portraits qu'il en fait ! Il y revient dans son poème de *Germania*, et tout cela est si vivant, si en relief, si évoqué, que la perception directe ne vous apprend rien de plus.

Nous fîmes le tour du bassin, gracieusement accompagné par un cygne d'une blancheur de neige, beau à faire croire que Jupiter avait le dessein de séduire une Lédâ hambourgeoise, et, pour mieux se déguiser, faisait semblant de happer les miettes de pain du voyageur.

Au bout du bassin, vers la droite, se trouve une sorte de jardin ou promenade publique dominé par un monticule factice comme le labyrinthe du jardin des Plantes. Le jardin visité, nous retournâmes sur nos pas.

Dans toute ville il y a le beau quartier, le quartier neuf, le quartier riche, le quartier fashionable, dont les habitants sont fiers et où les domestiques de place vous promènent avec orgueil. Les rues sont larges, tirées au cordeau, se coupant à angles droits; des trottoirs de granit, de briques ou de bitume bordent la chaussée; partout se dressent des candélabres de gaz. Les maisons ont l'air d'hôtels ou de palais; leur architecture classiquement moderne, leur badigeon irréprochable, leurs portes vernies à cuivres étincelants remplissent de joie l'édilité et les amateurs du progrès. Cela est propre, correct, sain, plein d'air et de lumière, et rappelle Paris ou Londres. — Voilà la Bourse! elle est superbe! aussi belle que celle de Paris! nous le voulons bien, et de plus on y fume; c'est un avantage. Plus loin, c'est le Palais de Justice, la Banque, etc., etc., construits dans ce style que vous connaissez et qu'adorent les philistins de tous pays. Mais ce n'est pas là ce que cherche l'artiste. Sans doute cet hôtel a dû coûter cher, il réunit

tout le luxe et le confortable possibles. On sent que le mollusque d'un pareil coquillage est un millionnaire; mais permettez-nous d'aimer mieux la vieille maison aux étages qui surplombent, au toit de tuiles désordonnées, aux petits détails caractéristiques révélant l'existence des générations antérieures. Il faut, pour être intéressante, qu'une ville ait l'air d'avoir vécu, et que l'homme, en quelque sorte, lui ait donné une âme. Ce qui rend si froides et si ennuyeuses ces rues magnifiques bâties d'hier, c'est qu'elles ne sont pas encore imprégnées de vitalité humaine.

Quittant le quartier neuf, nous nous enfonçâmes peu à peu dans le dédale des vieilles rues, et nous eûmes bientôt devant nous un Hambourg pittoresque, caractéristique, une vraie ville ancienne avec son cachet moyen âge à charmer Bönington, Isabey et William Wyld.

Nous marchions au petit pas, nous arrêtant à chaque angle de rue pour ne perdre aucun détail, et promenade nous a rarement plus amusé.

Les maisons à pignons denticulés ou roulés en volute faisaient saillir des étages en surplomb composés d'une rangée de fenêtres ou plutôt d'une seule fenêtre à panneaux de verre, séparés par des montants sculptés. Au pied de chaque maison

se creusaient des caves, des sous-sols, que le peron de la porte enjambait comme un pont-levis. Le bois, la brique, le colombage, la pierre, l'ardoise, mélangés de façon à satisfaire les coloristes, recouvraient le peu d'espace que les croisées laissaient libre sur les façades. Tout cela était coiffé de toits en tuiles rouges ou violettes, en planches goudronnées, mouvementés de lucarnes et d'une pente rapide. Ces toits aigus font bien sur les *ciels* du Nord; la pluie y ruisselle, la neige y glisse; ils s'harmonisent avec le climat, et il ne faut pas les balayer l'hiver.

C'était un samedi. Hambourg faisait sa toilette. Des servantes haut perchées nettoyaient les vitres, et les châssis des fenêtres qui s'ouvrent en dehors faisaient saillie de chaque côté des rues; une légère vapeur dorée de soleil embrumait chaudement la perspective, et la lumière traversait les carreaux se présentant de face sur les maisons de profil. Vous imaginerez difficilement les tons riches, précieux, étranges que prenaient ces verres placés les uns derrière les autres sous le rayon dardé obliquement du bout de la rue. Ces fenêtres d'intérieurs mystérieux, à vitres vertes et bouillonnées, où Rembrandt aime à loger ses alchimistes, n'en offrent pas de plus chauds, de plus

transparents, de plus splendides sous leur glacis de bitume.

Quand les fenêtres sont fermées, cet effet bizarre disparaît naturellement; mais il reste toujours les enseignes et les écriteaux qui forcent l'attention du passant par leurs symboles ou leurs lettres détachées du mur et envahissant la voie publique. Une voirie sévère interdirait sans doute ces projections hors de l'alignement; mais toutes ces saillies rompent les lignes, amusent l'œil et varient les prospectes par des angles inattendus. Tantôt c'est un panonceau en verres de couleur où le soleil enchâsse des rubis, des topazes et des émeraudes, et qui annonce une boutique d'opticien ou de confiseur; tantôt, suspendu à un grand parafe de serrurerie, un lion tenant dans une griffe un compas et dans l'autre un maillet, emblème de quelque gilde de tonneliers; d'autres fois, ce sont les palettes de cuivre d'un barbier, reluisantes à faire paraître vert-de-grisé le fameux armet de Membrin, des planchettes où sont peints des huitres, des écrevisses, des harengs, des soles et autres fruits de mer désignant une poissonnerie, et ainsi de suite.

Quelques maisons ont des portes ornementées avec colonnes rustiques, bossages vermiculés,

frontons à échancrure, cariatides joufflues, petits anges, petits amours, grosses chicorées et grandes rocailles, le tout englué par un badigeon renouvelé sans doute tous les ans.

Les marchands de tabac ne se comptent pas à Hambourg. De trois pas en trois pas, vous apercevez un nègre nu jusqu'à la ceinture et cultivant la précieuse feuille, ou un Grand Seigneur costumé en ture de carnaval, qui fume une pipe colossale. Des caisses de cigares forment les motifs d'ornementation de la devanture, avec leurs vignettes et leurs inscriptions plus ou moins fallacieuses, disposées dans une certaine symétrie. Il doit rester bien peu de tabac à la Havane, s'il faut ajouter foi à ces étalages si riches en provenances célestes.

Comme nous l'avons dit, il était de bonne heure. Les servantes, agenouillées sur les marches des perrons ou debout sur le rebord des fenêtres, procédaient au grand nettoyage du samedi. Malgré l'air assez vif, elles étalaient des bras robustes nus jusqu'à l'épaule, hâlés, rougis et fouettés de ce vermillon qui étonne souvent chez Rubens et s'explique par les morsures de la bise jointe à l'action de l'eau sur ces chairs blondes; de jeunes fillettes de la petite bourgeoisie, coiffées en cheveux, dé-

colletées et les bras découverts, sortaient pour aller aux provisions; nous tremblions dans notre paletot de les voir si légèrement vêtues. Chose bizarre, les femmes du Nord échancrèrent leurs robes, vont les bras et la tête nus, tandis que les femmes du Midi se couvrent de vestes, de haïcks, de pelisses et de vêtements chauds.

Pour mettre notre joie au comble, le *costume*, que le voyageur est obligé d'aller chercher si loin aujourd'hui sans le trouver toujours, se produisit naïvement à nos yeux dans les rues de Hambourg en la personne de laitières ayant quelque rapport avec les porteuses d'eau tyroliennes de Venise. Leur costume consiste en une jupe bridant sur les hanches et plissée à très-petits plis maintenus par des fils transversaux, de manière à ne s'évaser qu'au-dessous des reins, et en une veste de drap vert noir ou bleu, boutonnée aux poignets. Tantôt la jupe est rayée en long, tantôt elle porte en travers une large bande de drap ou de velours; des bas bleus que le jupon assez court laisse paraître, des galoches à semelles de bois complètent ce vêtement qui ne manque pas de caractère; mais la coiffure, surtout, est singulière: sur les cheveux, que rassemble à la nuque un nœud de ruban pareil à un grand papillon noir, pose un chapeau

de paille en forme d'assiette creuse renversée, et découpé au fond de manière à permettre d'y placer en équilibre une cruche ou un fardeau quelconque.

La plupart de ces laitières sont jeunes, et leur costume les fait paraître presque toutes jolies. Elles portent leur lait d'une façon assez originale. Une sorte de joug échanuré à la place du col, évidé en dessous, pour emboîter les épaules comme un moule, et peint en rouge vif, suspend deux seaux de même couleur et se faisant contre-poids de chaque côté de la porteuse, qui marche alerte et droite entre son double fardeau. Il n'y a pas de meilleure orthopédie que cette manière de transporter les choses pesantes; ces laitières ont une aisance, une sûreté et un aplomb admirables.

En continuant notre route au hasard, nous arrivâmes à la partie maritime de la ville, où des canaux remplacent les rues. La marée était basse encore, et les barques gisaient échouées sur la vase, montrant leurs coques et prenant des attitudes penchées à réjouir un peintre d'aquarelles. Bientôt le flot monta et tout se mit en mouvement. — Nous indiquons Hambourg aux artistes qui marchent sur les traces de Canaletto, de Guardi et de Joyant; ils y trouveront à chaque pas des

motifs aussi pittoresques et plus neufs que ceux qu'ils vont chercher à Venise.

Cette forêt de mâts couleur saumon, avec leurs mille cordages et leurs voiles tannées qui sèchent au soleil, ces poupes goudronnées à bordage vert-pomme, ces vergues, ces antennes éborgnant les fenêtres, ces grues recouvertes d'un toit de planches, contourné comme celui d'une pagode, ces poulies prenant les fardeaux sur les barques pour les déposer dans les maisons, ces ponts qui s'ouvrent pour donner passage aux navires, ces touffes d'arbres, ces pignons que surmontent çà et là des flèches ou des dômes d'église, tout cela baigné de fumée, traversé de rayons, piqué de paillettes, bleuté de fuites vaporeuses, repoussé par des premiers plans vigoureux, produit des effets pleins de ragoût et d'une nouveauté piquante. Un clocher recouvert de lames en cuivre s'élançant de ce fouillis d'agrès et de maisons nous rappelait, par sa bizarre teinte verte, la tour de Galata à Constantinople.

Notons au hasard quelques particularités : les charrettes, composées d'une planche et de deux ridelles évasées, sont conduites à la Daumont quand elles sont attelées de deux chevaux. Le conducteur botté monte une de ses bêtes au lieu

de marcher à côté d'elle, comme chez nous. Quand la charrette n'a qu'un cheval, le conducteur mène debout à l'américaine; l'étroitesse des rues, la nécessité d'attendre que les ponts ouverts pour le passage des bateaux soient remis en place, occasionnement de nombreux encombrements, auxquels le flegme des bipèdes et des quadrupèdes ôte tout danger. Les facteurs de la poste, vêtus de houppelandes rouges de forme antique, préoccupent l'étranger par leur aspect excentrique. Il est si rare de voir du rouge dans notre civilisation moderne, amie des teintes neutres, et qui semble avoir pour idéal de rendre impossible le métier de peintre!

Dans le marché que nous traversâmes, prédominaient les légumes verts et les fruits verts. Comme on l'a dit, les pommes cuites sont les seuls fruits mûrs des pays froids. En revanche, les fleurs abondaient; il y en avait plein des brouettes, plein des corbeilles, très-fraîches, très-éclatantes, très-parfumées. Parmi les paysans qui vendaient ces diverses denrées, nous en remarquâmes quelques-uns en veste ronde et en culotte courte. Ils viennent, ainsi que les laitières, d'une des îles de l'Elbe où se conservent les vieilles coutumes et dont les habitants ne se marient qu'entre eux.

Près de ce marché, nous vîmes un omnibus couleur de chair, destiné à faire le trajet de Hambourg à Altona et réciproquement. Sa construction diffère de celle de nos omnibus. Le devant est une sorte de coupé garni d'un mantelet vitré qui se rabat, préservant les voyageurs du vent et de la pluie, sans leur ôter la vue du parcours; le corps de la voiture, percé de fenêtres, est occupé par deux banquettes latérales, et, à la partie postérieure, un prolongement des côtés et de l'impériale abrite le conducteur et permet de monter ou de descendre à couvert. Voilà de belles observations, allez-vous dire. Apprenez-nous plutôt à combien de tonneaux se monte le mouvement du port, en quelle année Hambourg fut fondé, combien d'âmes il renferme. Nous n'en savons absolument rien, et le premier guide du voyageur vous l'apprendra; mais, sans nous, vous ignoreriez à jamais qu'il existe dans cette bonne ville hanséatique des omnibus couleur de chair.

Puisque nous en sommes aux singularités de Hambourg, n'oublions pas de noter qu'on voit sur certaines boutiques l'inscription suivante: *Magasin de galanterie, Grand assortiment de délicatesses*. Eh quoi! nous disions-nous tout intrigué, la galanterie est à Hambourg une marchandise,

la délicatesse se vend sur le comptoir ! Est-ce au poids ou au mètre, en boîtes ou en bouteilles ? Il faut avoir vraiment l'esprit bien mercantile pour débiter de pareils articles. — Un examen plus approfondi nous fit voir que les boutiques de galanterie étaient tout bonnement des magasins de nouveautés et de brimborions à garnir les étagères, et les boutiques de délicatesses, des magasins de comestibles.

Tout en parcourant les rues, une idée nous préoccupait. Rabelais parle souvent des boutargues et du bœuf fumé de Hambourg, qu'il loue comme de merveilleux éperons à boire, et nous nous figurions en voir des montagnes amoncelées aux devantures des charcuteries. Il n'y a pas plus de bœuf fumé de Hambourg à Hambourg, que de choux de Bruxelles à Bruxelles, que de fromage parmesan à Parme, que d'huîtres d'Ostende à Ostende. Peut-être en trouverait-on chez Wilkens, le Véry de l'endroit, où l'on peut demander du potage aux nids d'hirondelles salanganes, du mockle-turtle où la tête de veau n'entre pour rien, du kari à l'indienne, des pieds d'éléphant à la poulette, du jambon d'ours, de la bosse de bison, des sterlets du Volga, du gingembre de la Chine, des conserves de rose et autres friandises

cosmopolites. — Les ports de mer ont cela de bon qu'on ne s'y étonne de rien ; c'est le séjour que devraient choisir les excentriques, — si les excentriques n'aimaient pas à être remarqués.

A mesure que l'heure avançait, la foule devenait plus nombreuse, et les femmes y étaient en majorité. Elles semblent jouir à Hambourg d'une grande liberté. De très-jeunes filles vont et viennent seules sans qu'on y prenne garde, et, chose remarquable, les enfants se rendent d'eux-mêmes à l'école, leur petit panier sous le bras et leur ardoise à la main ; chez nous, livrés à leur propre arbitre, ils iraient jouer au bouchon, à la marelle ou aux barres.

Les chiens sont muselés à Hambourg toute la semaine, excepté le dimanche, où ils peuvent mordre à gueule que veux-tu. Ils payent l'impôt et semblent estimés ; mais les chats ont l'air triste et incompris. Reconnaisant en nous un ami, ils nous jetaient des regards pleins de mélancolie, et nous disaient dans leur langage félin, dont une longue habitude nous a donné la clef : « Ces philistins, occupés de gagner de l'argent, nous méprisent, et pourtant nous avons des prunelles jaunes comme des louis. Ils nous croient, en imbeciles qu'ils sont, bons seulement à prendre des

rats, nous les sages, nous les rêveurs, nous les indépendants, qui filons notre rouet mystérieux en dormant sur la manche du prophète. Passe, nous le permettons, ta main sur notre dos plein d'étincelles électriques, et dis à Charles Baudelaire qu'il déplore nos douleurs dans un beau sonnet. »

III

SCHLESWIG

La ville d'Altona où se rend cet omnibus couleur de chair que nous avons décrit, commence par une immense rue à larges contre-allées bordées de petits théâtres et de spectacles forains, qui rappelle assez le boulevard du Temple à Paris, souvenir bizarre sur la frontière des États d'Hamlet, prince de Danemark ! Il est vrai qu'Hamlet aimait les comédiens et leur donnait des conseils comme un feuilletoniste.

Au bout du faubourg d'Altona s'élève la gare du chemin de fer qui conduit à Schleswig où nous avons affaire.

Affaire à Schleswig ! — Oui — qu'y a-t-il là d'étonnant ? Nous avons promis, si jamais nous passions par le Danemark, de rendre visite à une belle châtelaine de nos amies, et nous devons